

Cours d'épistémologie normative à l'attention prioritaire du chercheur en gestion. Rémi JARDAT, 2024, Presses de l'Université Laval, 254 p.

Lucas Boucaud

DANS **RIMHE : REVUE INTERDISCIPLINAIRE MANAGEMENT, HOMME & ENTREPRISE** 2025/4 n° 61 ,
PAGES 93 À 96

ÉDITIONS **ARIMHE**

ISSN 2259-2490

Date de mise en ligne : 26/03/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-rimhe-revue-interdisciplinaire-management-homme-entreprise-2025-4-page-93?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour ARIMHE.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Note de lecture

Cours d'épistémologie normative à l'attention prioritaire du chercheur en gestion. Rémi JARDAT, 2024, Presses de l'Université Laval, 254 p.

Par Lucas BOUCAUD⁶¹

Introduction

Voilà un ouvrage d'épistémologie qui invite le chercheur à l'action. En pointant dès les premières pages, les interrogations qui animent tout (jeune) chercheur, Rémi Jardat stimule immédiatement l'envie de se plonger dans une lecture attentive de son ouvrage. L'auteur saura honorer votre implication en vous dotant de riches ressources pour explorer l'« objet » de votre enquête, mais également vous-même.

Avant d'aller plus loin, il m'incombe de déclarer que j'ai assisté à l'une des formations doctorales animées par l'auteur de cet ouvrage, préalablement à sa parution.

Deux expériences de lecture, très différentes, ont donc inspiré cette revue. La première, intervenue en seconde année de doctorat, fut surtout émancipatrice et inspirante. Au moment où les discussions entre doctorants et doctorantes vont bon train sur le « positionnement épistémologique » des uns et des autres, il peut sembler urgent de rejoindre une école, pour se démarquer, mais aussi pour intervenir dans ces joutes argumentaires. Ce cours d'épistémologie m'a permis de faire un pas de côté par rapport à ces querelles, souvent peu productives, pour me focaliser sur deux pièges (parmi les quatre identifiés par l'auteur de cet ouvrage) dans lesquels je me trouvais empêtré durant mon expérience doctorale : le « piège logothéorique » et le « piège de la quête anxieuse de certitude ». Ma seconde lecture, motivée par l'écriture de cette revue, m'a amené à aborder son contenu sous une autre perspective. Moins guidé par un besoin particulier, j'ai pu adopter une posture de lecture plus ouverte. Je me suis ainsi trouvé davantage engagé dans les questionnements de l'auteur que les miens.

J'ai souhaité partager ces éléments de contexte pour exposer en quoi ce livre peut s'avérer pertinent pour la communauté, au-delà du seul doctorant ou doctorante qui découvrirait l'épistémologie. Des chercheurs plus expérimentés⁶², familiers des grands noms pourraient également en tirer quelque chose : un auteur peu étudié (Georges Devereux en premier lieu), une présentation didactique de certaines pensées et notions ou encore une problématisation de l'épistémologie pour les sciences de gestion. Par rapport aux manuels existants qui ont tendance à partir de l'objet « organisation », (Martinet et Pesqueux, 2013) ou de la discipline « sciences de gestion » (David, Hatchuel et Laufer, 2012), la particularité de ce « cours d'épistémologie » réside dans son point de départ, celui des doutes et des préoccupations concrètes des chercheurs. L'Histoire des sciences et les concepts associés interviennent dans le but de les outiller dans leur enquête sur la connaissance qu'ils ou elles sont en train de produire tout en réduisant l'angoisse inévitable qui survient lorsque l'on s'engage dans cette entreprise complexe et incertaine.

Toutefois, comme nous le verrons plus loin, cette visée pratique n'empêche en rien l'auteur de contribuer au débat institutionnel sur ce que sont les sciences de gestion et la connaissance sur l'action organisée.

Avant de rentrer dans le cœur de l'ouvrage, arrêtons-nous un temps sur ce titre, jugé trop long pour certains, mais qui a, me semble-t-il, ses vertus. Qui n'a pas déjà fait l'expérience d'une grande excitation à l'idée de démarrer un écrit dont le titre prometteur laisse espérer un enrichissement et une nouvelle orientation de sa réflexion ? Ici, chaque partie est minutieusement choisie et laisse transparaître un « lecteur modèle ». Ce dernier devrait se voir rapidement rassuré tant les questions structurantes devraient entrer en résonance avec ses préoccupations. Néanmoins, la finesse de l'ouvrage lui accorde une certaine flexibilité permettant d'intéresser un public bien plus

⁶¹ Maître de conférences, Sciences de gestion, IAE Rouen-Normandie, Lucas.boucaud@univ-rouen.fr

⁶² Chercheur expérimenté que je ne suis pas, mais dont je mesure l'écart de maturité qui m'en éloigne en lisant cet ouvrage où la capacité d'expliquer clairement des notions si complexes et diverses ne peut témoigner du travail réel et nécessaire de maturation.

large. En effet, l'auteur parvient à aborder des problèmes et des notions complexes avec clarté et illustration, de telle sorte qu'un lectorat plus expérimenté devrait au moins y trouver des ressources pour mieux situer et enseigner sa discipline.

Un cours normatif, mais émancipateur

Au-delà du ciblage, c'est le choix d'une épistémologie « normative » qui interpelle. D'autant plus que l'auteur promet au lecteur (en quatrième de couverture) une « libération », qui, je crois, ne doit pas être mal interprétée. Ici, il ne s'agit pas de briser les chaînes des catégories épistémologiques qui auraient pu entraver le chercheur et l'en débarrasser, mais plutôt de l'émanciper en lui apportant les éléments nécessaires à la compréhension de leur signification et aux raisons de leur existence. Que signifie une meilleure compréhension de ces catégories épistémologiques ? C'est être en mesure d'identifier les finalités qui les ont fait naître et les effets qu'elles génèrent. Par exemple, la présentation située de l'empirisme logique nous a semblé particulièrement éclairante. En saisissant, dans leur contexte, les préoccupations de ces initiateurs et les catégories antérieures vis-à-vis desquelles ils ont souhaité se distinguer, l'auteur prémunit le lecteur d'une position de supériorité morale dans le jugement rétrospectif de cette approche et ceux qui s'y réfèrent.

Comme déjà suggéré, cet ouvrage s'avère aussi être un modèle de « cours », qui devrait inspirer tout (futur) enseignant tant il parvient à tenir ensemble, avec équilibre, des ressources conceptuelles et méthodologiques, des sources d'inspiration, des illustrations et des recommandations. Un livre qui se distingue des autres en ce qu'il ne fait pas simplement œuvre d'érudition. Alors que les manuels d'épistémologie restent parfois cantonnés à la présentation de l'Histoire des sciences et à un panorama des postures épistémologiques, l'auteur s'appuie sur cette érudition pour soutenir quatre thèses majeures :

- « Les sciences de gestion ne constituent pas une science normale »
- « Les sciences de gestion doivent se limiter à des explications de moyenne portée »
- « Les sciences humaines, en disant l'homme, contribuent à le faire »
- « L'épistémologie est une enquête sur l'enquête ».

Problématiser la recherche en sciences de gestion dans l'Histoire des Sciences

Venons-en maintenant au cœur de l'ouvrage. Celui-ci est structuré en quatre chapitres correspondants à quatre pièges repérés par l'auteur dans les thèses qu'il a pu consulter : *doctrinal*, *mécaniste*, *logothéorique* et enfin celui *de la quête anxieuse de certitude*.

Pour accompagner le chercheur en gestion dans son parcours à travers ces quatre écueils, l'auteur nous emmène à travers l'Histoire des Sciences, sur plusieurs siècles pour comprendre, dans le contexte de l'époque, les apports marquants. Il est ici appréciable de ne pas parcourir une revue encyclopédique des savoirs sur l'épistémologie, mais bien une mobilisation illustrée de ces derniers pour répondre à des questions concrètes (quinze questions précisément). Rémi Jardat, en formulant clairement et explicitement, les interrogations qui animent tout (jeune) chercheur, engage celui-ci dans une lecture active. Ce manuel n'est pas un mode d'emploi prodiguant des consignes à appliquer, mais bien plutôt un ouvrage-compagnon à consulter à l'envie tout au long de son parcours, lorsque ces questions surviennent, ou lorsque le chercheur voit poindre ces menaces.

Quelqu'un peu familier de l'épistémologie pourrait s'interroger : en quoi est-il si important de s'intéresser à l'Histoire des Sciences pour éviter ces pièges ou savoir « jusqu'où puis-je douter ? ». Plus largement, en quoi cette Histoire est-elle importante pour conduire une recherche en Sciences de Gestion ?

En réinscrivant les (jeunes) sciences de gestion dans l'Histoire des Sciences, on comprend mieux où et comment se manifeste la « contamination disciplinaire ». Il s'agit bien de saisir les apports des penseurs et penseuses qui nous ont précédés pour identifier comment leurs propositions infusent notre façon d'expliquer, de comprendre, d'appréhender ce qui est réel ou vrai aujourd'hui et dans notre discipline.

À ce titre, le profil pluridisciplinaire de l'auteur (paléontologie, psychologie et management) est une ressource pour son propos sur l'Histoire des Sciences. En puisant dans des exemples issus des sciences sociales et des sciences naturelles, l'auteur montre comment se manifeste cette « contamination » et en quoi celle-ci s'avère problématique. La notion de *sandwich épistémique* permet de saisir la distinction entre le chercheur en gestion et le paléontologue (deux rôles joués par l'auteur lui-même). Le premier est particulier en ce qu'il s'intéresse à des phénomènes qui ne sont pas indifférents à ce que l'on peut dire d'eux. Ce rapprochement entre les deux disciplines est particulièrement rafraîchissant en ce qu'il ne renvoie pas celles-ci dos à dos en érigeant un mur, mais plutôt en esquissant les conditions d'une saine cohabitation ou même d'une possible collaboration. Le chapitre 2 apparaît à

ce titre comme un socle commun intéressant pour un groupe de travail interdisciplinaire permettant à chaque discipline de mieux se comprendre.

Un apport pour les recherches en management

Le chercheur en sciences du management trouvera un intérêt particulier à lire ce cours d'épistémologie. Il lui apparaîtra qu'il ne peut raisonnablement étudier le comportement des humains et des organisations sans étudier son propre comportement, c'est-à-dire la façon dont il décrit son terrain, l'interprète et explique les phénomènes qu'il étudie.

À l'issue du premier chapitre, le lecteur sera à même de saisir la particularité de ces finalités visées par le chercheur en management. Décrire, expliquer ou prédire les comportements n'est pas sans effet sur le monde. Par ce qu'il dit et écrit, le chercheur a une influence sur les individus et groupes qu'il étudie. Dès lors, il est de sa responsabilité d'investiguer plus en avant les effets de ses propositions et les conditions de production de celles-ci. Les trois autres chapitres lui apporteront une aide dans cette entreprise.

Le second chapitre invite le lecteur à la prudence quand il s'agit d'« expliquer » et de « comprendre ». La pluralité et la complexité des comportements humains font que le chercheur ne peut que se mettre en quête d'un « entrelacs d'explications causales et quasi causales nécessairement faillibles, incomplètes et très imparfaitement généralisables et reproductibles ». Au fil des pages, le lecteur fera l'expérience d'un accroissement considérable de son répertoire de significations associé à ces deux termes : expliquer et comprendre. Un enrichissement qui permettra à son argumentation de gagner en précision et en validité.

Le troisième chapitre explore le rapport de la science à la réalité ainsi que le rôle du langage. Ce chapitre résonnera avec les préoccupations du chercheur en management se demandant si une « entité » qu'il invoque pour expliquer un comportement (comme celle d'« entrepreneur social » par exemple) existe bel et bien.

Enfin, le quatrième chapitre explore la « dynamique inconsciente » qui est à l'œuvre dans l'enquête. Les travaux de l'anthropologue et psychanalyste Georges Devereux et notamment sa notion de « contre-transfert » ne manqueront pas de perturber le chercheur engagé dans la quête d'un savoir « objectif » sur les comportements des personnes qu'il étudie. Que le lecteur soit rassuré, il ne lui sera pas superficiellement assené que l'objectivité est une quête vaine. Bien au contraire, il y trouvera une ressource pour « sublimer » les déformations, certes inévitables, mais pas incontrôlables, qu'il génère.

Ceci m'amène maintenant à déclarer que l'auteur de cet ouvrage a également été mon directeur de thèse. Tout ce texte ne serait qu'allégeance et souffrirait d'un manque cruel d'objectivité, pourrait-on dire, notamment si l'on retient de ce cours que le premier rapport au savoir dans l'institution universitaire est un rapport d'autorité (notamment) au superviseur. Si l'on considère que l'objectivité consiste en un détachement, une absence de lien avec l'objet sur lequel on discute, alors en effet l'objectivité m'est ici impossible.

En revanche, si l'on suit Georges Devereux, ce n'est pas le détachement à l'objet qui fait l'objectivité, mais l'analyse de notre relation à celui-ci. Je suis pris dans un rapport « maître-élève » qui déforme inévitablement mon appréciation de l'ouvrage. Mais cela a une implication toute particulière pour un cours d'épistémologie promettant l'« émancipation » puisqu'en tant que doctorant, j'ai pu directement expérimenter la réalisation de cette dernière. L'épistémologie comme enquête sur l'enquête est une norme que je prends pour vraie aujourd'hui parce qu'elle m'aide à conduire mes recherches et me permet de comprendre pourquoi tel est le cas. Elle m'aide à douter, rendre compte de ce doute et en explorer les causes de son existence tout en sachant que toute conclusion n'est que temporaire et ce travail à poursuivre. Elle réduit l'angoisse chez un jeune chercheur.

Bien plus qu'une thèse à côté des trois autres, celle de l'épistémologie comme « enquête sur l'enquête » semble structurer l'ouvrage. Cet héritage du courant pragmatiste américain transposé des sciences exactes aux sciences sociales par Dewey apparaît comme une nouvelle fondation pour conduire des recherches en management avec d'autres disciplines dans un monde marqué par l'incertitude radicale. L'un des enjeux à venir sera donc notamment de découvrir si l'enquête constitue une fondation solide pour rassembler en dépit des pressions qui pèsent aujourd'hui sur la quête d'une vie démocratique.

À ce titre, on pourra regretter que l'auteur ne développe pas davantage les conditions, les motivations de ce choix et les effets de sa propre enquête. Son expérience de consultant -l'ayant conduit à observer le chemin tortueux de la « vérité stratégique praticienne » - est prise comme point de référence pour interroger la particularité de la connaissance produite par les universitaires. Cette distinction opérée avec la connaissance produite par des praticiens interroge, notamment après la lecture du dernier chapitre consacré au concept pragmatiste d'enquête. En quoi la vérité produite par certains consultants ne s'inscrit-elle pas, elle aussi, dans une enquête ?

Aussi, il apparaît particulièrement intéressant que l'auteur poursuive l'étude du « sandwich épistémique » en s'interrogeant sur les effets générés par ses thèses. Que se passe-t-il lorsque l'on dit à un doctorant ou une doctorante qu'il/elle s'engage dans une enquête qui n'aboutira à aucune certitude définitive ? Prenons au sérieux les apprentissages du « sandwich épistémique », poursuivons l'enquête sur l'enquête, intéressons-nous aux effets de cette épistémologie normative sur l'activité des chercheurs et les implications pour les institutions qui les évaluent.

Pour conclure, soulignons que ce « cours », remarquable par l'érudition de son auteur, ne tombe pour autant jamais dans un registre jargonnant. Il m'a semblé que l'une des raisons de son « efficacité » réside dans son usage instrumental des concepts et auteurs présentés. En effet, les théories et notions développées ne sont jamais présentées de manière descriptive, mais toujours mises en relation afin d'apporter au chercheur ou à la chercheuse en gestion des ressources pour s'émanciper et nourrir une réflexivité sur sa recherche. À l'issue de sa lecture, il/elle se trouvera rassuré(e) par les nombreuses ressources à sa disposition pour guider le travail réflexif qu'il devra engager sur sa recherche, mais également galvanisé(e) par les nouvelles voies méthodologiques émancipatrices ouvertes.

Références

David, A., Hatchuel, A., & Laufer, R. (2012). *Les nouvelles fondations des sciences de gestion: éléments d'épistémologie de la recherche en management*. Presses des Mines.

Martinet, A. C., & Pesqueux, Y. (2013). *Épistémologie des sciences de gestion*. Vuibert.